

preuve que les principales intrigues des frondeurs étaient soldées avec les doublons d'Espagne; il en circulait à pleins sacs à Paris. L'Espagne pensionnait les princes, les chefs de la Fronde. Philippe III, en refondant les monnaies, en avait frappé de merveilleusement belles, les douros, les doublons : on ne voyait que cet or parmi les frondeurs comme au temps de la *Satyre Menippée* sous Henri IV. Les caricatures représentaient l'Espagnol une bourse de doublons à la main les répandant sur le sol comme un doux carillon : Cinq-Mars, Marion de Lorme et Ninon de Lenclos recevaient force doublons d'Espagne. Philippe IV, très-prodigue, ne s'en inquiétait pas. Pour lui, le théâtre, les ravissantes saynètes de Calderon étaient tout; il aimait même à composer les pièces de théâtre<sup>1</sup> comme un simple collaborateur de Calderon qu'il comblait de bienfaits. Le poète s'en montrait reconnaissant et chantait la gloire du roi qu'il appelait son héros.

Philippe IV, absorbé par ses joies littéraires et ses goûts d'artiste, se reposait pour son gou-

1. On lui attribue plusieurs pièces, l'une porte ce titre *Dar su vida por su dama* : Donner sa vie pour sa dame.

vernement sur le duc d'Olivarez <sup>1</sup> qui faisait la guerre partout ; l'Espagne n'était pas heureuse contre la France qui avait grandi en force et en tactique militaire. Un jeune homme d'origine de Béarn et de Navarre, le prince de Condé, battait les vieilles bandes à Rocroi. La nouvelle infanterie française devenait supérieure aux regimientos. Le cardinal Mazarin était premier ministre sous Louis XIII, et don Louis de Haro <sup>2</sup> avait remplacé Olivarez auprès de Philippe IV. Ces deux grands esprits s'étaient rapprochés par la crainte d'une alliance de l'Angleterre et de la Hollande. Déjà sous Henri IV et Louis XIII il y avait eu des mariages espagnols dans la dynastie des Bourbons ; les deux ministres voulurent assurer la paix par l'union de Louis XIV à dix-huit ans avec l'infante Marie-Thérèse. Le traité de paix fut signé dans l'île des Faisans <sup>3</sup>. On peut en voir l'histoire illuminée dans *le Mercure*. Les gentilshommes français et espagnols entre eux conservaient leur fierté et leur

1. Gaspar Guzman, comte-duc d'Olivarez, né à Rome, était le descendant de la famille des Guzman, l'une des plus illustres de Castille ; il mourut à Toro en 1615.

2. Né à Valladolid en février 1598 ; il était le fils de don Diego de Haro y Sotomayor, marquis del Carpio.

3. En 1659.

jalousie. La morgue empesée du Castillan faisait contraste avec l'élégance cavalière des gentilshommes français<sup>1</sup>. Aucun ne voulant céder le pas, ils se saluaient, en habit de gala, le chapeau aux plumes flottantes. L'Espagnol tout vêtu d'or était un peu compassé dans sa démarche; sa longue rapière suspendue à son ceinturon excitait la gaieté du Français; son gollille empesé comme du carton emprisonnait son cou, tandis que les gentilshommes français, couverts de pourpoint galant et de dentelle, riaient de toutes leurs belles dents. Le roi Louis XIV était encore le jeune prince, charmant espiègle, amoureux des filles d'honneur de la reine et de Madame<sup>2</sup>. Mazarin portait la splendide robe de cardinal; le plénipotentiaire Louis de Haro avait suspendue au cou la toison d'or de Charles V et l'habit des chevaliers de l'ordre de Calatrava. Dans les fêtes, la gravité espagnole fut un peu oubliée : si Mazarin fit danser les ballets de l'Opéra italien, Louis de Haro donna le spectacle des danses mauresques, bolero, cachucha, fandango, et cela lui fut d'autant plus facile qu'une colonie de Bohé-

1. Voir mon *Louis XIV*.

2. Voir mon petit livre sur *Madame de Montespan*.

miens ou Maurisques s'était établie dans les Pyrénées sous le cardinal Richelieu ; elle avait offert de défricher les terres et de les rendre irrigables par les canaux à la façon des huertas de Valence et de Séville.

Du mariage de Louis XIV et de l'infante, date l'influence considérable de la langue et de la littérature espagnoles sur l'esprit français. Le théâtre, jusque-là avait fait ses emprunts aux auteurs grecs et romains, au théâtre italien, aux poèmes du Tasse et de l'Arioste ; Venise, Florence, Rome, défrayaient les tréteaux du pont Neuf et de la place Dauphine. Sous l'influence de Marie-Thérèse d'Espagne, le théâtre français se transforme. Corneille traduit le *Cid*, expression de la vie fière et galante de l'Espagne. Toute la place Royale respirait ce parfum ; on parlait espagnol non-seulement à la cour, mais encore parmi les précieuses du Marais : l'esprit matamore, fanfaron des Castilles fut copié par les mousquetaires, le chapeau couvert de plumes et en pourpoint ; le sombrero ornait la tête des gardes du roi ; le capitain fut le grand héros des pièces de théâtre.

Philippe IV fut obligé de céder des fragments de territoires dans la Franche-Comté, l'Artois

et le Roussillon, quelques cantons des Pyrénées : il avait perdu le Portugal<sup>1</sup>. L'Espagne était comme ces vieux habits qui se déchirent par fragments. Tout s'affaiblissait : l'inquisition, molle et endormie, n'avait plus la vigilance des temps glorieux de Philippe II ; elle s'occupait moins des affaires d'État que des petites persécutions particulières sur les dogmes et l'hérésie. Les auto-da-fé n'étaient plus des actes politiques pour châtier les complots, mais une répression étroite sur des questions de théologie. Les institutions ont toutes leur temps de grandeur et leur décadence ; les ordres religieux jalouaient l'inquisition et les jésuites la repoussaient d'une façon absolue. Après Philippe II, les rois d'Espagne ne la considèrent plus que comme un vieux glaive émoussé : certaines idées de liberté, d'indépendance se montraient parmi les clercs, jaloux de l'influence des dominicains maîtres du saint-office.

Ce n'était pourtant pas un roi sans patriotisme que Philippe IV ; s'il aimait assurément les plaisirs, la joie, les fêtes, il sentait les affronts et les malheurs publics ; il avait délégué

1. La maison de Bragance était très-protégée par les Anglais.

toute son autorité au duc d'Olivarez, et après lui au duc d'Uceda. La coutume des couronnes alors était de donner le gouvernement de l'État à un premier ministre : témoin Richelieu et Mazarin. Les destinées de l'Espagne furent confiées successivement aux ducs de Lerme, Uceda, Ossuna, Olivarez : cette coutume dégagait l'autorité royale de toute responsabilité : « Le roi régnait et ne gouvernait pas, » pour nous servir d'un aphorisme moderne. Philippe III et Philippe IV, pleins d'orgueil de leur couronne, aimaient les gloires de l'Espagne, et ils en sentaient les malheurs. Quand le roi Philippe IV apprit la perte de la bataille de Villa-Viciosa<sup>1</sup>, qui lui fit perdre le Portugal, il s'affaissa sur lui-même, et depuis cette catastrophe, sa vie s'en alla<sup>2</sup>. Les rois d'Espagne de la maison d'Autriche se mêlaient à l'esprit et à l'histoire de leur nation.

Philippe IV eut pour successeur Charles II<sup>3</sup>, sous la tutelle d'Anne d'Autriche, sa mère. A quinze ans, majeur, il s'enfuit, comme un enfant inquiet, pour se mettre sous la garde de Don Juan d'Autriche<sup>4</sup>, le second bâtard qui

1. En 1665.

2. Philippe IV mourut le 17 septembre 1665.

3. Né le 6 novembre 1661, il fut salué roi le 15 octobre 1665.

4. Fils naturel de Philippe IV et d'une comédienne, nom-

porte le nom de Juan. Voluptueux de tempérament, Charles II se livrait à toutes les fougues du plaisir : il est difficile qu'on ne se permette pas tout, quand on a un monde sous son sceptre et de l'or à pleins galions. Dans ces beaux châteaux de la Castille, où les fleurs sont si odorantes et les nuits si belles, on peut rêver les plus capricieuses fantaisies. Les chroniques disent que la distraction favorite de Charles II était d'avoir une compagnie de nains et de naines, qu'il faisait danser et déclamer, et des chanteurs italiens à la mélodieuse voix ; il avait une ménagerie d'animaux rares, renfermés dans l'Escorial : des perroquets aux couleurs de feu, des flamands rouges et des singes verts. Il aimait les baladines mauresques ou bohémiennes. Sa poitrine se gonflait de désirs dans la lutte terrible entre le scrupule et les sens, on s'en apercevait à ses yeux ardents, à son teint pâle, aux pommettes rouges de ses joues, à sa poitrine qui bouillonnait à l'aspect d'une comédienne.

La santé du roi Charles II était si faible, qu'on

mée Maria Calderona, né à Madrid en 1629. Charles II le nomma son premier ministre. Don Juan mourut le 17 septembre 1679 à Madrid.

lui pardonnait ses moindres caprices; il y a une mélancolie particulière répandue sur ces êtres frêles et maladifs, qui veulent garder la vie et ne peuvent la retenir. Charles II reprit un peu de joie lors de son mariage avec Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV <sup>1</sup>. La reine d'Espagne n'avait pas d'enfant quand elle mourut, jeune et aimée du roi inconsolable. Il n'épousa, que deux ans plus tard, Anne de Neubourg, fille de l'illustre Palatin, et sœur de l'impératrice. Charles II n'aima que faiblement sa seconde femme; le souvenir de Louise d'Orléans était resté présent à sa pensée. On retrouve dans le roi d'Espagne épuisé cette fantaisie de la mort et de tombeaux, le goût étrange de couvrir de baisers les cadavres, caprice funèbre qu'on peut faire remonter, dans cette famille, à Jeanne la Folle. Charles II fit lever la pierre des tombeaux pour embrasser les joues glacées de sa femme, de son père et de sa mère.

Sous le règne de Charles II, plusieurs guerres se firent sans le roi qui en laissait tout le soin au duc de Medina-Celi, au jeune comte d'Oropesa, puis au cardinal Portocarrero : tant cette

1. Après la paix de Nimègue et comme une condition du traité.

existence était condamnée qu'on ne s'occupait plus de son règne, mais de sa succession : Charles II était sans enfants. Qu'allait devenir ce riche patrimoine? La maison d'Autriche, la source commune et forte, avait des droits incontestables. Louis XIV prétendait par les femmes à cette succession en vertu des mariages. Les Espagnes avec les Amériques, les Flandres, la Franche-Comté, Naples resteraient-elles unies après la mort de Charles II, ou bien les partagerait-on, seul moyen d'empêcher la guerre! Comme dans toutes les dynasties épuisées, il n'y avait plus assez d'énergie dans la branche autrichienne pour supporter un poids aussi lourd; il fallait une transfusion de sang. L'Espagne était trop vaste, trop mêlée au monde pour être gouvernée par des fantômes. Après Charles-Quint et Philippe II, la monarchie espagnole devait se placer sous une nouvelle dynastie.

---

## IX

Le conseil à Versailles. — Le testament de Charles II. —  
Projet de partage des Espagnes entre l'Angleterre, l'Em-  
pire, la Hollande et la France. — Mort de Charles II. — Le  
duc d'Anjou roi Espagne. — Les Français. — Les Anglais. —  
Les Portugais. — Caractère de Philippe V. — La Granja-  
Aranjuez. — Guerre sous la Régence. — Conjuración de  
Cellamare. — Mariages de la maison d'Orléans en Espagne.  
— Pacte de famille.

P. C. Monumental de la Alhambra y General  
CONSEJERÍA DE CULTURA  
(1700-1765)

JUNTA DE ANDALUCÍA

Les curieux qui visitent le château de Versailles peuvent s'arrêter dans une belle pièce près de la galerie des glaces ; c'est le cabinet de Louis XIV. On y voyait naguère deux fauteuils, l'un destiné au roi, l'autre à madame de Maintenon, alors dans toute sa puissance ; de petits pliants entourent la table ronde, chef-d'œuvre de Boule, recouverte d'un tapis de velours vert : ces pliants étaient destinés aux ministres secrétaires d'État.

Au mois de septembre 1700, le roi<sup>1</sup> soumettait à son conseil une question très-grave : Charles II se mourait : à qui reviendrait la suc-

1. Le Conseil s'était ensuite réuni à Fontainebleau durant les chasses.

cession d'Espagne ? Le testament en faveur du duc d'Anjou serait-il accepté avec la couronne de Charles-Quint, ou bien devait-on le rejeter dans la crainte de susciter la guerre universelle ? Pour comprendre l'immensité de la question, il fallait remonter à la source historique. La succession de Charles II, en supposant qu'il mourût sans testament, était d'après l'arbre généalogique dévolue aux collatéraux : **BRANCHE FRANÇAISE** : Anne-Marie, l'aînée des filles de Philippe III, femme de Louis XIII en 1615. — Louis XIV avait épousé, en 1660, Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV. — *Enfants de Louis XIV* : Monseigneur. — Le duc de Bourgogne. — Le duc d'Anjou. — **BRANCHE ALLEMANDE** : Marie-Anne, fille cadette de Philippe III, avait épousé, en 1631, Ferdinand III, empereur. — Léopold, fils de Ferdinand III et de Marie-Anne, épousait, en 1666, Marguerite-Thérèse, fille cadette de Philippe IV, dont il avait eu Marie-Antoinette-Josèphe, mariée à l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, qui avait eu d'elle Joseph-Ferdinand-Léopold de Bavière.

Ainsi les degrés étaient d'une égalité parfaite entre les branches de France et d'Autriche : toutes deux avaient le même droit, avec

cette circonstance particulière contre la branche des Bourbons que, dans les contrats de mariage espagnols avec la maison de France, on avait imposé une renonciation solennelle à tous les droits à la succession d'Espagne<sup>1</sup>. En politique on s'arrête peu à ces stipulations particulières. Charles II, très-dévoué à la maison d'Autriche, son origine, avait disposé de son magnifique héritage en faveur d'un enfant, le prince Léopold de Bavière<sup>2</sup>. Les puissances intéressées à considérer cet héritage au point de vue de l'équilibre européen, la France, l'Angleterre et la Hollande résolurent un partage éventuel de la monarchie espagnole, sans tenir compte du premier testament. La destinée d'un État trop étendu, c'est le morcellement; il est rare qu'un empire échappe à cette loi éternelle; il peut durer quelque temps, quand un grand homme le gouverne, car alors les forces de l'intelligence sont en rapport avec la grandeur des États; après viennent les faibles successeurs et tout s'écroule en pièces et en morceaux.

Ce partage établi entre les trois puissances

1. J'ai donné ces renonciations dans mon *Louis XIV*.

2. Il mourut presque aussitôt à Bruxelles.

contractantes pendant la vie de Charles II était humiliant pour le roi d'Espagne. Qui pouvait autoriser les cabinets à partager l'héritage d'un prince encore vivant? Le traité fut néanmoins signé : la meilleure partie de l'Amérique et de ses vastes colonies devait être cédée aux Anglais et aux Hollandais. On donnait Naples et la Sicile au roi Jacques Stuart ; la Galice et l'Estramadure étaient réunis au Portugal. La Castille, l'Andalousie, l'Aragon, les Asturies, la Biscaye, la Sardaigne, Majorque, Iviça, les Canaries, Oran et Ceuta reviendraient à l'archiduc Charles ; les places de Toscane, Orbitello et Piombino au grand-duc de Lorraine ; la Navarre et ce qui restait des Flandres seraient donnés au roi de France.

Ce traité ne fut pas tenu tellement secret qu'on ne le connût à la cour d'Espagne : on en remit la copie au roi Charles II, affaibli par la maladie, mais d'un esprit fier et orgueilleux. Son indignation fut grande : l'idée de voir l'œuvre de Charles-Quint brisée, morcelée, souleva en lui une bouffée d'indignation : le roi des Espagnes prononça un de ces *jamais* à la façon du Cid. Le cabinet de Versailles qui espérait ce refus, reprit l'œuvre du testament avec une

habileté persévérante. L'ambassadeur de France, duc d'Harcourt, eut ordre de démontrer à la grandesse de Castille, aux cardinaux du conseil que le seul moyen de maintenir l'Espagne<sup>1</sup> dans son unité et sa force, c'était qu'un testament la laissât au duc d'Anjou, le fils de Monseigneur le Dauphin, issu d'une infante. La France apporterait une force militaire suffisante pour maintenir la monarchie espagnole avec le faisceau de ses possessions. Le plan était bien dressé, les négociations toutes flatteuses pour Charles II, et néanmoins il fallut encore bien des efforts pour décider Charles II (essentiellement Autrichien) à laisser les vingt-deux couronnes de Philippe II à un prince issu des rois de Navarre, les ennemis traditionnels des rois de Castille, et leurs petits vassaux. On saisit avec habileté les crises de faiblesse de Charles II, les évanouissements de son orgueil pour faire signer le testament<sup>2</sup>. Charles II n'était plus qu'un fantôme, remué par les scrupules

1. J'ai donné, au reste, ces détails d'après les archives de Ximencas dans mon *Louis XIV*. Comparez aussi avec mon petit volume sur *la duchesse de Bourgogne*.

2. Charles II dicta, le 1<sup>er</sup> octobre 1700, son testament, qui déclarait Philippe de France, duc d'Anjou, héritier de la monarchie espagnole.

et les désirs ; ses amours avaient même quelque chose de fébrile : poitrine ardente et pieux, il couvait tous ses désirs et les enveloppait dans ses scrupules<sup>1</sup>.

Ce testament, le conseil de Louis XIV dut le discuter à Fontainebleau en présence du roi, de Monseigneur le Dauphin, de madame de Maintenon et des secrétaires d'État. Personne ne se dissimulait que l'acceptation du testament entraînait la guerre générale. Mais l'orgueil de Louis XIV était si flatté de placer un de ses petits-fils sur le trône d'Espagne ! Cette opinion avait été devinée par madame de Maintenon, dès lors une des plus ardentes à soutenir le testament. Le conseil vota comme le roi, et dans la grande galerie de Fontainebleau le duc d'Anjou fut présenté à la foule des courtisans et salué du beau titre de roi d'Espagne et des Indes. Un remarquable tableau a reproduit cette scène : le cardinal Portocarrero à demi courbé par le respect, la grandesse à genoux selon la mode de l'Escorial, et Louis XIV plein de joie, tenant par la main le nouveau roi d'Espagne.

En faveur du duc d'Anjou il n'y avait nul

1. Charles II mourut le 1<sup>er</sup> novembre 1700. Il était tombé dans la plus noire mélancolie.

autre titre à la couronne que le testament de Charles II; on ne convoqua pas les cortès; le droit politique des Castilles fut bouleversé avec la forme du pouvoir absolu. D'après les fueros antiques, les infantes succédaient au trône; par la loi salique des Bourbons, les mâles seuls étaient appelés à la couronne. Un tel changement dans les lois politiques pouvait-il se faire sans les cortès? Louis XIV avait horreur des assemblées; les souvenirs de la Fronde étaient toujours présents à sa pensée. Philippe V<sup>1</sup> salué roi traversa rapidement les provinces de Navarre, Estramadure, vieille et nouvelle Castilles. Il faut lire dans la correspondance de Philippe V ses tristesses et ses ennuis; lui, si gracieux jeune homme, qui avait passé son enfance sur les vertes pelouses de Versailles, sous les charmilles en fleurs, avait désormais pour palais le sombre Escorial. Toutes ses démarches, ses actions étaient d'avance marquées. L'étiquette comme un hibou chantait son air monotone du matin au soir, sur les escaliers, dans les appartements froids et solitaires comme un couvent.

1. Le duc d'Anjou (Philippe V) était né à Versailles le 19 décembre 1683.

Ainsi que les esprits politiques l'avaient prévu, l'acceptation du testament de Charles II par Louis XIV amenait la guerre générale. Elle vint après la ligue d'Augsbourg : l'empire d'Allemagne, la Sardaigne, l'Angleterre commencèrent les grandes hostilités contre Louis XIV : elles saluèrent un autre roi d'Espagne de la famille d'Autriche, Charles III, reconnu par la Catalogne, l'Estramadure, Valence et les Asturies successivement : le Portugal devint surtout le théâtre de l'expédition des Anglais, protecteurs de la maison de Bragance. Les armes furent capricieuses dans ces guerres ; les ducs de Berwick et de Vendôme, le duc d'Orléans<sup>1</sup> eurent des succès et des revers, tandis que la grande guerre avec l'Europe se poursuivait en Hollande, en Flandre, en Italie. La coalition contre Louis XIV, partout victorieuse, forçait le roi de France à demander la paix, et la première condition imposée par le congrès d'Utrecht fut l'évacuation de l'Espagne par les Français avec l'abdication de Philippe V. Le jeune roi d'Espagne refusa d'adhérer à ces

1. Le duc de Berwick gagna la bataille d'Almanza le 25 avril 1707. Le duc d'Orléans réduisit les royaumes de Valence, d'Aragon et la Catalogne.

tristes abaissements et se battit avec courage. Le duc de Vendôme sauva le trône de Philippe V<sup>1</sup>. A ces négociations vinrent se mêler les protestations intimes de la maison d'Orléans prétendant à des droits héréditaires sur la couronne d'Espagne : Louis XIV, blessé dans sa politique, voulut un moment faire à son neveu un procès solennel de haute trahison. Le duc d'Orléans dut renouveler ses renonciations à la couronne d'Espagne.

Par les efforts d'une bonne diplomatie, le trône resta définitivement à Philippe V<sup>2</sup>. Après la mort de Louis XIV, le roi d'Espagne revendiqua ses droits à la régence de Louis XV : d'accord avec le vieux parti des bâtards, il prépara la conjuration de Cellamare contre le duc d'Orléans, régent de France. Philippe V envoya force doublons, comme l'Espagne avait fait sous la Ligue et la Fronde, pour acheter la complicité du duc et de la duchesse du Maine ; la conspiration échoua. Le régent, avec beaucoup de résolution, déclara la guerre à l'Espagne ; enfin, comme sous Louis XIII, cette guerre très-

1. Le duc de Vendôme gagna la bataille de Villa-Viciosa le 10 décembre 1710.

2. Par le traité d'Utrecht, le 11 avril 1713.

courte finit par un double mariage ; un prince de la maison d'Orléans épousait une infante, et Mademoiselle d'Orléans, fille du régent, s'unissait au prince des Asturies <sup>1</sup>.

A travers ses alliances de familles, la France et l'Espagne gardaient chacune leur caractère et leur nationalité un peu jalouses. On avait essayé en vain une fusion ; plusieurs courtisans de Louis XIV, revêtus de la Grandesse et de la Toison-d'Or, vivaient auprès de Philippe V, sans pouvoir jamais se ployer aux habitudes espagnoles : « Le froid cérémonial pesait sur leur jabot et leurs manchettes, » écrit l'ambassadeur de France à M. de Torcy. Pour cette cour nouvelle, Philippe V fit bâtir Saint-Ildephonse de *la Granja*, plus accidenté que Versailles, entre Ségovie et Madrid, rafraîchi par les vents des montagnes. Il orna Aranjuez au Midi avec ses bosquets, ses pelouses, ses pièces d'eaux, ses vastes salles de gardes, ses fontaines de Diane et d'Apollon, qui auraient rappelé Versailles, si les costumes des duègnes, des *camerera mayor*, des *ricos hombres*, des

1. Voyez mon petit volumé sur *le cardinal Dubois*, le principal négociateur des mariages espagnols. Le cardinal était un esprit supérieur dans les grandes affaires de diplomatie.

hidalgos n'avaient rappelé qu'on était sur la terre des Castilles.

Philippe V, roi absolu, organisait l'Espagne comme l'était la France de Louis XIV; nulle assemblée, mais des conseils de finances à la façon de Colbert, obéissant au Conseil suprême. Philippe V, le monarque mentalement ennuyé résumait sa vie dans un grand bâillement, sous la vieille princesse des Ursins<sup>1</sup> active comme une Talleyrand, la Maintenon de l'Escorial. Devenu veuf de Louise de Savoie<sup>2</sup>, la sœur de la duchesse de Bourgogne, Philippe V épousa Elisabeth de Farnèse<sup>3</sup>, italienne vive, sémillante qui voulut enfin secouer les costumes antiques, les colerettes empesées, les lourdes robes présentées par la camerera mayor. Elisabeth de Farnèse acheva la disgrâce du cardinal Alberoni, esprit superbe qui espérait réveiller l'Espagne endormie. L'Europe força Philippe V à renvoyer le cardinal, et le roi retomba dans

1. Anne de la Trémoille, princesse des Ursins, épousa en 1659, Blaise de Talleyrand, prince de Chalais : elle mourut le 5 décembre 1722.

2. Marie-Louise-Gabrielle, mariée le 11 septembre 1711, morte le 14 février 1714.

3. Fille d'Édouard de Farnèse, née le 23 octobre 1692 : le 24 septembre 1714, le mariage de Philippe V avec Elisabeth fut célébré à Madrid; elle mourut en 1766.

sa nonchalance ennuyée. Ses habits étaient noirs ; il portait un sombrero ombragé de plumes également noires. Il ne voyait la reine qu'à certains moments, et, d'après les formes du palais, lui qui l'adorait, plusieurs fois, en vain, il venait gratter à la porte de sa chambre, et souvent refusé, le roi était moins heureux que le dernier des muletiers de son royaume. Curieux contraste ! Le peuple chantait au son de la mandoline ou se livrait à des conversations amoureuses sur les balcons, entre deux orangers, tandis que le souverain ne pouvait faire un pas sans être suivi, surveillé, empêché. Philippe V abdiqua<sup>1</sup>, reprit sa couronne ; il avait quitté Saint-Ildephonse, il voulut y revenir comme dans son palais aimé.

La fin du règne de Philippe V fut occupée surtout par le règlement des choses religieuses, car les cortès locales avaient réclamé la séparation de l'autorité civile du pouvoir ecclésiastique. Le successeur de Philippe V<sup>2</sup>, Ferdinand VI, continua son règne ; fou de musique,

1. Le 10 janvier 1724 en faveur de don Louis, son fils aîné, qui mourut le 31 août suivant.

2. Philippe V mourut le 9 juillet 1746 ; son fils, Ferdinand VI, roi d'Espagne le 10 août 1746, mourut le 10 août 1759.

il passait ses journées à écouter chanter le comédien Farinelli dont la voix le charmait ; il réforma quelques ordres religieux, avec l'inquisition qui n'était plus une force d'État : pourquoi la conserver quand elle était si caduque ? Pour qu'une institution vive, il faut qu'elle reflète l'esprit de son temps. Sous ce règne, il n'y eut plus que de rares auto-da-fé, cinq à peine. Le peuple était sous une panique terrible : l'an 1746, Lima, capitale du Pérou, avait été engloutie par un tremblement de terre ; cinq ans après, Quito avait cette funèbre destinée. En 1755, Lisbonne disparaissait presque entière. Louise, infante du Portugal, la femme de Philippe VI, fut si tristement impressionnée qu'elle mourut.

Charles III<sup>1</sup>, roi presque philosophe, avait régné sept ans à Naples, lorsqu'il fut appelé au trône de toutes les Espagnes. Nul n'avait moins le caractère des vieux rois castillans aux traits sévères, dont on voit les portraits à côté du duc d'Albe. Prince aimable, poli, lié au parti encyclopédique, protecteur des insti-

<sup>1</sup>. Don Carlos, fils de Philippe V et d'Élisabeth de Farnèse, né le 20 janvier 1716, duc de Plaisance et de Parme en 1731, roi des Deux-Siciles en 1735, proclamé roi d'Espagne à Madrid le 11 septembre 1759.

tutions littéraires, tout à fait séparé de l'antique royauté de Ferdinand et d'Isabelle, le roi faisait éclairer Madrid de beaux luminaires et osait la réforme des sombreros qui protégeaient les intrigues amoureuses et les voleurs de bourse, l'escopette à la main. A l'occasion de la réforme des sombreros, il y eut une épouvantable émeute à Madrid. Le roi fut obligé de se retirer à Aranjuez. Il avait touché au costume traditionnel, les Espagnols ne lui pardonnaient pas. N'était-ce pas assez de leur enlever leur cortès, fallait-il encore subir la suppression des costumes.

Sous le règne de Charles III, Beaumarchais visita l'Espagne : il fit connaître à la France, avec son esprit vif, scintillant, le comte Almaviva, Figaro, Basile, le page de la comtesse, les corrégidors, les alguazils à la longue baguette blanche. L'Espagne gardera toujours cette beauté particulière que dans sa décadence même, l'imagination ne l'oublie jamais ; sous le règne de Charles III, furent publiés les romans si attrayants, *Gil-Blas*, le *Diable Boiteux*, le *Bachelier de Salamanque*, traduction ou imitation, par le Sage.

En diplomatie, le duc de Choiseul, ministre

très-avancé dans les idées européennes, proposa le *pacte de famille*<sup>1</sup> entre les diverses branches de la maison de Bourbon. Le duc de Choiseul partait d'une fausse idée : dans l'état des sociétés modernes les familles couronnées n'étaient plus *tout*, comme dans le moyen âge ; on devait compter avec les intérêts et les peuples : de ce que les rois s'enchaînaient par des stipulations particulières, les nations n'en restaient pas moins libres dans leur idée, leur répugnance, leur affection. Il pourrait donc arriver dans la marche des événements que les intérêts de l'Espagne fussent séparés de ceux de la France, et le *pacte de famille* ne serait jamais assez fort pour faire marcher les nations contre leurs intérêts. L'Europe vit dans cet acte une véritable menace et elle prit ses précautions. Lord Chatham dénonça ce traité qui assurait à la France une étendue de côtes et de ports depuis Ostende jusqu'à Naples<sup>2</sup> ; l'Angleterre resserra ses liens avec le Portugal et prit ses armées à sa solde.

L'Espagne, désormais l'auxiliaire fidèle de la

1. Ce traité fut signé à Versailles le 15 août 1761.

2. L'Angleterre déclara la guerre à l'Espagne le 4 janvier 1762.

France, la seconda dans toutes ses expéditions, même les plus imprudentes. La guerre que Louis XVI déclarait à l'Angleterre pour soutenir l'indépendance des États-Unis était une faute, surtout pour l'Espagne, pays essentiellement à colonies : quel exemple allait-elle donner à ses sujets de l'Amérique? Les flottes espagnoles s'unirent aux escadres françaises dans l'Océan et la Méditerranée. L'Espagne voulut reprendre Gibraltar<sup>1</sup>, ses efforts échouèrent; elle resta avec cette marque d'impuissance, ce bouton rouge sur son front. L'Espagne, secondée par les grenadiers du maréchal de Richelieu, fut plus heureuse devant Minorque. La paix de 1783<sup>2</sup> constitua une espèce de *statu quo*. L'Angleterre menaçait la Péninsule par Gibraltar et Lisbonne.

L'antique nation castillane avec son fier orgueil ainsi s'effaçait; le roi repoussait toute nouvelle convocation des cortès et le comte Florida Blanca essayait de corrompre celle de l'avènement par des pensions, des places et des titres. On oubliait les grands ordres de Cala-

1. Le 13 septembre 1782.

2. Signé à Versailles le 3 septembre. L'Espagne conserva Minorque et la Floride; elle céda à l'Angleterre, la Providence et Bahama.

trava et de Saint-Jacques de Compostelle, et le roi les remplaçait par l'ordre spécial de Charles III, sans prestige : à quel orgueil pouvait-il répondre? quelle gloire pouvait-il donner et quel souvenir pouvait-il rappeler? Charles III, roi philosophe, pensait peu aux croisades, aux guerres de la chevalerie. La seule expédition qui jeta quelque éclat fut le développement de la pensée de Ximenès : une multitude de Berbères, de Maures d'Afrique<sup>1</sup> voulaient s'emparer des possessions espagnoles sur les côtes d'Afrique; les Maures furent repoussés avec un courage qui rappelait les époques de Ferdinand et d'Isabelle.

On reporte au règne de Charles III toutes les institutions, commerciales, industrielles, économiques; sous ce règne, l'Espagne sut plus avancer que la France : la banque de Saint-Charles servit de modèle à sa caisse d'escompte, et l'on voit à Madrid l'influence des banquiers de Bordeaux et des juifs de la synagogue portugaise les plus actifs, les plus riches, les plus éclairés du monde. Les larges voies, les

1. Sous les ordres du roi du Maroc en personne, Mahomet ben Abdalla en 1774.

beaux ponts, les grands édifices portent le nom de Charles III<sup>1</sup>; il fut le fondateur des académies, des écoles, le protecteur du théâtre, des arts et des entreprises industrielles.

La popularité de Charles III vint moins de ce grand côté de sa vie que de l'exécution ferme et quelquefois injuste de ses ordonnances sur la réforme des ordres religieux. Après l'éclat jeté par les moines dans le moyen âge, les services rendus à l'agriculture, aux arts, aux lettres par les couvents, la plupart des ordres étaient bien dégénérés; il fallait une réforme; était-ce un motif pour les insulter, les calomnier? L'acte le plus arbitraire fut l'expulsion des jésuites: nous ne défendons pas les jésuites; hommes supérieurs, ils se mêlaient à tout et s'infiltraient dans tous les gouvernements. L'acte d'expulsion fut une mesure concertée et prise par toutes les branches de la maison de Bourbon, presque une addition au *pacte de famille*, sous l'inspiration du duc de Choiseul. Il a été remarqué par un grand esprit<sup>2</sup> que les quatre branches de la maison de Bourbon depuis l'expulsion des jésuites n'ont fait que

1. Charles III mourut le 14 décembre 1788.

2. M. de Bonald.

languir et se dessécher. C'est que les jésuites emportaient avec eux les deux principes qui soutenaient les vieilles monarchies : l'obéissance absolue et la croyance dans l'autorité.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA

## X

La Granja. — Charles IV. — Godoy. — Les cortès de l'avènement. — La loi salique fut-elle alors abolie? — La révolution française. — La Convention nationale et les doublons d'Espagne. — La guerre. — Traité de Bâle. — Le Directoire. — Alliance française. — Roi d'Étrurie. — Projet de partage du Portugal. — Les Français en Espagne. — Négociation de Bayonne. — Le prince des Asturies. — Caractère de l'insurrection en Espagne. — Ferdinand à Valençay — Les cortès et la Constitution de 1812.

Les jardins de la Granja et quelquefois d'Aranjuez retentissaient des plus douces harmonies : en écartant les branches d'orangers et de citronniers en pleine terre, on pouvait voir le roi de toutes les Espagnes et des Indes, Charles IV<sup>1</sup>, jouant du violoncelle avec une grande perfection ; à ses côtés, la reine Marie-Louise de Parme, d'une figure alerte et vive, faisait courir ses doigts sur la mandoline. Enfin un exempt des gardes du corps, Emmanuel Godoy, d'une figure un peu commune, aux yeux noirs, très-éveillé, jouait de la flûte avec quelque agrément, ou agitait un tambour de Basque. Charles IV avait

1. Fils de Charles III et de Marie-Amélie de Saxe, naquit à Naples le 11 novembre 1748.

alors quarante ans ; prince des Asturies, il s'était fait connaître par la violence de son caractère et sa force corporelle ; il luttait contre les arrieros (muletiers) et les majoral des galera (grossières diligences) sans hésiter ; il avait reçu et donné tant de horions, comme don Quichotte de la Manche au milieu des Asturiens, qu'il devint plus prudent ; il s'était passionné pour la chasse, à ce point d'exaltation qu'il faisait tirer à mitraille sur le gros gibier et les bêtes fauves qui vaguaient autour d'Aranjuez et de Saint-Ildephonse (la Granja), les maisons royales de ses prédilections. Emmanuel Godoy<sup>1</sup> que le roi et la reine appelaient familièrement *Manuelito*, très-jeune alors, était exempt des gardes, et le roi, encore plus que la reine, l'avait pris en vive amitié<sup>1</sup>.

Un peu avant l'avènement de Charles IV, les cortès furent convoquées ; depuis longtemps il n'en était plus question dans l'histoire de la monarchie espagnole. Cette fois, le premier ministre, le comte Florida Blanca, élevé dans

1. Godoy, né à Badajoz d'une famille noble en 1768, entra dans les gardes-du-corps en 1787 : exempt, ensuite adjudant général de la même compagnie et grand-croix de l'ordre de Charles III en 1789.

les idées françaises, avait jugé nécessaire de les réunir afin de correspondre à la convocation des notables et des états généraux à Versailles. Il a été dit (en 1831) que ces cortès avaient alors proclamé l'abolition de la loi salique et le retour aux *fueros* castillans de Ferdinand et d'Isabelle qui appelaient les femmes à la couronne : sur ce point il y a doute, on soutient même que l'acte fut fait après coup pour justifier les édits de Ferdinand VII en faveur de sa fille Isabelle. Ces cortès furent presque aussitôt dissoutes, car le mouvement libéral des esprits faisait peur, en présence des développements terribles de la Révolution française. Charles IV était profondément affecté du triste sort de Louis XVI, l'ainé de sa race, déjà déchu du trône. La république était proclamée et le roi de France mis en jugement. Sa condamnation dépendait de quelques voix de majorité qui s'offraient sur le marché des consciences.

Le ministère espagnol était passé des mains du comte Florida Blanca<sup>1</sup> à celles du comte Aranda, lié à tout le parti philosophique, long-

1. François-Antoine Monino, comte de Florida Blanca, né l'an 1730 à Murcie et nommé ministre après la mort du marquis d'Esquilache.

temps ambassadeur à Paris, en rapport avec les girondins et les dantonistes. Le comte Aranda demandait au Trésor royal d'Espagne trois millions avec lesquels il se faisait fort de corrompre plusieurs membres de la Convention. La chose la plus vile en matière de corruption, c'est quand le corrompu ne tient pas sa parole. Il arriva pourtant ceci à l'ambassadeur d'Espagne<sup>1</sup> qui distribua cet argent entre les membres de la Convention. Plusieurs manquèrent à la foi donnée et Louis XVI ne fut pas sauvé. Cette catastrophe produisit une vive indignation; l'Espagne tout entière se leva pour déclarer la guerre à la France<sup>2</sup>: les Pyrénées furent franchies. Il y avait une telle énergie, une telle puissance dans les armes de la République qu'elles repoussèrent les Espagnols des Pyrénées jusqu'à Vittoria et Barcelone. Nous avons tous à la mémoire la glorieuse campagne des généraux Dugommier, Pérignon et Moncey dans la Navarre et la Catalogne. L'Espagne battue dut songer à la paix.

1. Le chevalier Ocaritz.

2. Le ministère fut donné à Godoy, parvenu au plus haut degré de faveur. Il fut nommé généralissime de l'armée qui passa les Pyrénées.

Au moment où était signé à Bâle un traité entre la république et la Prusse, Barthélemy, l'ambassadeur de France, l'ancien secrétaire du duc de Choiseul, enthousiaste du *pacte de famille*, accueillit avec empressement les ouvertures que lui faisait Iriarte, envoyé d'Espagne. Par le traité du 22 juillet 1795, le roi Charles IV cédait à la république française la partie espagnole de Saint-Domingue, avec des indemnités considérables en quadruples et duros. Godoy, devenu *Prince de la Paix*, entra désormais tout à fait dans l'alliance française ; ce traité assurait à l'Espagne la tranquillité et le repos. A Saint-Ildephonse, à Aranjuez, le roi pouvait chasser, jouer à plaisir du violoncelle. Godoy, toujours plus en faveur en épousant une princesse de la famille royale, multipliait les fêtes brillantes<sup>1</sup>. L'ambassadeur français, amiral Truguet, fort galant, plaisait beaucoup à Aranjuez ; il obtint une déclaration de guerre, défi imprudent jeté à la Grande-Bretagne. Les papiers secrets disent qu'après la mort du dauphin, fils de Louis XVI, il fut question d'appeler la branche d'Espagne à la couronne de France comme au

1. Le prince de la Paix fit construire la galerie couverte d'Aranjuez.

temps de la Ligue. La durée de la république française paraissait impossible ; le duc d'Orléans était repoussé, pourquoi ne ferait-on pas d'un infant d'Espagne un roi de France avec une constitution libérale ? On eut bien des espérances à Aranjuez ; l'ambition se mêlait à la décadence.

La guerre contre l'Angleterre fut très-funeste à l'Espagne ; sa richesse venait des galions et sa puissance des colonies. L'Angleterre si forte de ses escadres allait s'emparer des galions et inquiéter les colonies<sup>1</sup>. Dans cette lutte inégale, l'Espagne fut fidèle à l'alliance française ; sous le Consulat, les liens se fortifièrent. Le général Berthier, venu à la fin de l'année 1800 à Madrid, obtint de Charles IV l'accueil le plus brillant. La reine Marie-Louise avait une ardente admiration pour le Premier consul, fort galant avec elle. En voici un exemple futile. La mode alors était de porter des faux cheveux, blonds pour les brunes, noirs pour les blondes. Le Premier consul envoya à Marie-Louise d'Espagne une perruque à filets d'or, tellement imités que le cheveux blond le plus pur ne pouvait lui être comparé.

1. La déclaration de guerre est du 5 octobre 1796

La reine en échange offrit au général Bonaparte un équipage de vingt chevaux andalous. Par une combinaison diplomatique, un infant d'Espagne devenait roi d'Étrurie<sup>1</sup>. Dans toutes les guerres que fit l'empereur Napoléon, en 1804-1805, à l'Autriche, à la Prusse, des divisions espagnoles marchaient avec les Français. Le général La Romana fut envoyé sur l'Elbe. A Trafalgar, les flottes espagnoles étaient à côté des escadres françaises. Ce désastre anéantit la marine du vieil amiral Gravina.

Cependant un réveil soudain de l'Espagne vint étonner l'Europe en 1801, lorsque Napoléon était en Prusse avant la bataille d'Iéna. La fortune de l'empereur paraissait compromise. L'Angleterre saisit cette circonstance favorable pour négocier mystérieusement avec le prince de la Paix sur des éventualités d'alliance. Un article de la *Gazette de la cour*<sup>2</sup>, à Madrid, annonçait des levées d'hommes et faisait entrevoir une guerre. Napoléon, victorieux à Iéna, exigea du prince de la Paix non-seulement un

1. Le roi et la reine d'Étrurie vinrent à Paris comme pour recevoir l'investiture.

2. C'était une proclamation du prince de la Paix qui appelait toute l'Espagne aux armes, signée à Saint-Ildephonse le 2 octobre 1806.

désaveu, mais encore de nouveaux gages à l'alliance française contre le Portugal sous la domination anglaise. Tout projet présenté à l'Espagne contre le Portugal devait être accepté. Dans les opinions du cabinet de Madrid, la maison de Bragance avait usurpé le trône conquis par l'Espagne sous Philippe II ; on pouvait légitimement la renverser. Le Portugal indépendant était une grande déchirure faite à la carte d'Espagne.

Sous l'influence du prince de la Paix, un traité de partage du Portugal fut arrêté avec l'empereur des Français<sup>1</sup> : « La province entre Minho et Duero, la ville d'Oporto y comprise, était donnée en toute propriété et souveraineté à S. M. le roi d'Étrurie<sup>2</sup> avec le titre de roi de la Lusitanie septentrionale. La province d'Alentejo et le royaume des Algarves étaient donnés au prince de la Paix, avec le titre de prince des Algarves<sup>3</sup>. Les provinces de Beira, Tra-la-Montès et de l'Estramadure portugaise restaient en dépôt jusqu'à la paix générale. »

1. A Fontainebleau le 26 octobre 1807.

2. A peine le roi d'Étrurie était installé à Florence que Napoléon lui ôta la couronne.

3. Voyez l'ouvrage de M. de Pradt, témoin oculaire des actes de Bayonne

A ce traité étaient jointes des conventions militaires : trois divisions françaises entraient en Espagne pour s'emparer des places fortes. Napoléon profitait des tristes débats soulevés entre Charles IV, le prince des Asturies et la reine pour accomplir son projet. Les princes d'Espagne appelés à Bayonne se virent en face de l'empereur, qui les fascinait. Héritier des idées de Louis XIV, il voulait mettre le royaume d'Espagne dans sa maison. Charles IV céda tout dans son état de bassesse et de prostration. Aussitôt Napoléon constitua à Bayonne un simulacre de cortès : quelques Espagnols de l'école du comte d'Aranda et de Florida Blanca rédigèrent un acte constitutionnel, basé sur les idées françaises : le saint-office fut aboli, les privilèges du clergé amoindris, les tribunaux modifiés, les codes mis en harmonie avec les idées de 1789. Napoléon fit proclamer roi d'Espagne et des Indes, Joseph, son frère, esprit honnête, mais limité et surtout illusionné, qui appela auprès de lui une partie de la grandesse libérale (plus tard elle forma le parti des Josephinos). L'Espagne n'était pas dans ce petit groupe de blasés politiques : un peuple énergique restait à vaincre. Les diplomates de l'em-

pire français croyaient connaître l'Espagne, parce qu'ils avaient vu représenter *le Mariage de Figaro*.

L'ancienne famille des Bourbons quitta l'Espagne en vertu d'une convention signée avec l'empereur Napoléon. Charles IV, escorté de cent gendarmes, ainsi que la reine et le prince de la Paix furent conduits au château de Compiègne; la forêt était vaste, le château tout royal; mais le ciel de l'Espagne manquait. On changea cette résidence pour Fontainebleau; le roi pouvait chasser, jouer à la paume, exécuter sur le violoncelle les concertos les plus parfaits; le climat était rude encore, ce n'était ni Aranjuez, ni Saint-Ildephonse. On choisit donc à Marseille une bastide charmante et bourgeoise au bord de la mer, au milieu de riches jardins comme les huertas de Valence<sup>1</sup>.

Les infants également captifs eurent pour résidence le château de Valençay, propriété de M. de Talleyrand : jeunes, ils oubliaient dans une belle solitude les souvenirs du trône d'Espagne. On fit beaucoup de bruit des amours du

1. Cette maison des champs était située entre la petite rivière de l'Huveaune et la mer : le roi d'Espagne, goutteux, ne chassait plus que la caille.

prince des Asturies avec la châtelaine de Valençay. Napoléon en parlait un jour avec inconvenance à M. de Talleyrand ; il mérita cette réponse d'un goût parfait : « Pour l'honneur de Votre Majesté et le mien, qu'il ne soit jamais question des princes d'Espagne. »

En effet, Napoléon du haut de son dédain avait mal jugé les Espagnols ; ceux qu'il avait appelés vile populace se levaient comme un seul homme dans une insurrection superbe. Cette résistance immense de tout un peuple commençait dans de petites cités comme au temps de Pélage ; peu à peu elle s'étendait de campagne en campagne jusqu'à la Castille, le royaume de Léon, Valence et l'Andalousie : le caractère des Goths et des Arabes se révélait dans ces haines contre l'étranger ; le cri de résistance s'étendit de Saragosse jusqu'à Ségovie ; les chants patriotiques retentissaient partout<sup>1</sup>. Il y eut des actes d'un héroïsme immense à côté des actions les plus sauvages. Lord Byron qui parcourut

<sup>1</sup> Le plus populaire des chants patriotiques qui commence ainsi :

Laure l'immortal al gran Palafox  
Gloria de España, de Francia terror, etc.

La plupart de ces chants finissaient par :

Viva el rey Fernando !

le Portugal, l'Espagne au temps de l'insurrection, frappé de cet aspect des provinces jusqu'à Cadix, s'écrie poétiquement : « Espagne ! tels sont tes enfants ! qu'il est étrange ton destin ! Des hommes qui ne furent jamais libres luttent pour la liberté ; un peuple privé de son roi combat pour un pouvoir sans force ; pendant que leurs seigneurs fuient, les vassaux prennent le glaive et se dévouent à un pays qui ne leur a donné que la vie ; l'orgueil leur montre le chemin de la liberté ; vaincus, ils retournent au combat ; leur cri de ralliement est : « La guerre ! La guerre, même aux couteaux ! » Vous qui désirez connaître l'Espagne et les Espagnols, lisez l'histoire de leur lutte sanglante : tout ce que peut la vengeance la plus implacable contre un ennemi étranger est mis là en pratique contre la vie de l'homme. Depuis le cimeterre étincelant jusqu'au couteau perfide, l'Espagnol se fait des armes de tout ; que lui importe, pourvu qu'il protège sa sœur ou sa femme, et qu'il fasse couler le sang des oppresseurs maudits ? Puissent tous les envahisseurs recevoir un aussi terrible châtement<sup>1</sup> ! »

1. Lord Byron, *Pèlerinage de Child-Harold*, chant I, strophes LXXXVI et LXXXVII.

Hoffmann, dans un joli cadre, l'*Enchaînement des destinées*, raconte qu'un jeune Allemand, Euchar, était allé soutenir les insurgés espagnols; bravant tous les périls de la guerre, il avait été initié par l'Empecinado aux sociétés secrètes des guérillas. Là il entendit ce beau chant de l'Espagne insurgée : « Écoutez ces cris d'alarme qui parcourent les plaines de Castille; l'écho des Asturies leur répond par une fanfare belliqueuse; Séville se lève pour la vengeance; la foudre tonne au-dessus de Valence; le sol de Moncayo gronde comme un volcan; — Vois, des montagnes à la mer, l'Espagne s'armer pour la liberté; le tambour bat, le clairon sonne, les drapeaux flottent déployés, et les armes étincelantes ont soif de sang. »

Tel était le chant patriotique qui inspirait l'étudiant Euchar, et à son retour en Allemagne il retrouva la jeune fille d'un vieux noble de Castille exilé; elle dansait comme une bohémienne légère sans toucher les œufs semés par terre. Sur l'autre plan du tableau est La Romana! Le hardi général placé dans le Holstein avec une division espagnole au service de France, à la suite d'un bal, s'embarqua se-

crètement et conduisit ces troupes patriotiques à Cadix pour combattre l'invasion.

Dans cette campagne de 1807 à 1813, les troupes de Napoléon laissèrent de tristes souvenirs<sup>1</sup> : saccagements, meurtres, pillages. Les cathédrales dépouillées pleurèrent longtemps leurs trésors, leurs tabernacles et les chefs-d'œuvres de Murillo, Velasquez, Zurbaran, que les généraux français choisissaient pour orner leur cabinet avec une rare intelligence<sup>2</sup>.

Quand l'Espagne répondait par une insurrection universelle à la violente invasion des Français, les colonies d'Amérique s'agitaient pour l'indépendance. Assurément le régime des colonies n'était pas parfait ; sous Charles IV les ressorts étaient vieillis. Il fallait admirer pourtant cette vaste administration créée après les découvertes de Fernand Cortez et de Pizarre ; en Amérique, on avait un tel respect pour le roi des Espagnes que les colonies ne se seraient jamais séparées de la mère-patrie si la vieille dynastie était restée sur le trône. Après la chute

1. La journée du 12 mai 1808. Même après la paix, il ne faisait pas bon de se trouver à Madrid, lorsque les Espagnols en célébraient l'anniversaire.

2. Les vierges de Murillo avaient surtout leur prédilection.

de Charles IV, quels respects pouvaient avoir les vieux colons pour le roi Joseph ? Pourquoi le Mexique, le Pérou, ne se gouvernaient-ils pas par eux-mêmes ? L'Angleterre, en favorisant ces tendances patriotiques, se souvenait que l'Espagne s'était coalisée avec la France pour soutenir la première insurrection des États-Unis. La perte des colonies d'Amérique était un incomparable malheur : que deviendrait l'Espagne quand elle verrait se tarir la source de ses richesses, l'arrivée des galions à Cadix et à Saint-Sébastien.

Dans la grande crise de l'insurrection, en 1808, se réunirent les cortès : elles s'étaient formées des juntas provinciales, spontanément élues et organisées. A mesure que la révolte s'était étendue, on avait convoqué les cortès, formées des députés de toutes les provinces : Madrid étant au pouvoir de l'ennemi, les cortès s'étaient réunies à Séville, et quand les Français occupèrent l'Andalousie, elles se renfermèrent à Cadix, ville forte protégée par la mer. Ces cortès<sup>1</sup> se composaient de deux éléments : 1° l'opinion douce, modérée, avec les fueros de

1. Voyez l'ouvrage remarquable de Martinez de Marina : *Teoria de las cortès*.

Ferdinand et d'Isabelle; 2° l'opinion aragonaise, formidable contre l'invasion française, mais toute trempée des anciens privilèges presque démocratiques. Ces deux opinions s'étaient fusionnées dans l'origine afin de grandir l'insurrection : les cortès se transformèrent en gouvernement régulier, presque aussitôt reconnu par l'Angleterre et par la Russie; dans sa lutte contre Napoléon, l'empereur Alexandre signa un traité d'alliance avec les cortès.

Louis-Philippe d'Orléans vint à Cadix offrir ses services aux cortès. Le prince fut repoussé dans la crainte de voir se réveiller les divisions<sup>1</sup>. Les cortès discutaient la constitution. Chose curieuse ! dictée et discutée par le parti le plus avancé de l'opinion libérale, cette constitution n'admettait en Espagne que la religion catholique : le vieil Espagnol s'y révélait par la haine de l'hérésie ; la résistance à l'invasion ne venait-elle pas des moines ? l'Espagne héroïque était dans le couvent. La constitution proclamait aussi l'inviolabilité du roi, avec un large système de liberté ; l'élection par le peuple des fonctionnaires, membres du conseil, corrégi-

1. La maison d'Orléans n'avait jamais renoncé à ses prétentions sur la couronne d'Espagne.

dors, alcades, même des alguazils ; c'était la république sous un roi. L'Angleterre en fut si frappée qu'elle fit des observations aux cortès sur l'impossibilité pratique d'exécuter la constitution.

Les événements de la guerre marchaient et repoussées violemment par l'insurrection et par les Anglo-Portugais après la bataille de Vittoria, les troupes de Napoléon évacuèrent l'Espagne. On était à la fin de 1813, après Leipzig, l'Espagne était perdue pour la France. Ce fut alors que Napoléon envoya M. de Laforet à Valençay, pour traiter avec le roi Ferdinand. Ce jeune prince, naguère dédaigné, captif, était reconnu comme roi d'Espagne à la seule condition de se séparer de l'alliance anglaise. Si le corps espagnol quittait l'armée coalisée, le duc de Wellington aurait été obligé de se retirer sur le Portugal. Ferdinand VII signa le traité ; prisonnier, il saluait sa liberté. Partout en France il fut traité en roi d'Espagne<sup>1</sup>. Napoléon espérait encore son alliance. Connaisait-il bien

1. M. de Talleyrand, dans un arrêté du gouvernement provisoire (9 avril 1814), ne l'appelle que *l'Infant don Fernand*. Il ne voulait pas encore décider la question entre Charles IV et Ferdinand VII.

l'esprit des cortès? La guerre avait été si cruelle! Les Espagnols flétrissaient les partisans des Français du nom de *negros* (les noirs), souvenir des vieilles haines contre les Maures. Ce caractère ne changeait pas : martyrs dans la guerre, ils devenaient bourreaux dans la victoire. Les plus patriotes des guérillas étaient les moines : ces hommes que Napoléon avait traités avec tant de dédain, ces fils du peuple couverts de bure, les défenseurs de Saragosse, avaient déchiré à coups de sandale le manteau de soie du roi Joseph.

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCÍA

## XI

Restauration de Ferdinand VII. — Louis XVIII. — La Charte.  
— *El rey neto*. — Les complots de l'armée. — L'île de  
Léon. — Ferdinand accepte la Constitution de 1812. — Ses  
rapports avec les cortès. — L'Europe et le congrès de Vé-  
rone. — La campagne du duc d'Angoulême. — Le mariage  
de Ferdinand avec Marie-Christine.

(1814-1829)

Ferdinand VII à travers la Catalogne et l'Aragon s'avancait vers Madrid, aux cris de : *Viva el rey Fernando*. Nul ne réclamait de limites à son pouvoir. La maison de Bourbon venait d'être restaurée en France. Louis XVIII, l'ainé de la race, plein de tempérance et de sagacité, s'était trouvé dans une situation particulière, déjà vieillard en face de la jeune génération. L'Europe l'avait unanimement reconnu sans lui imposer aucune condition. Le sénat, il est vrai, avait rédigé une constitution que le roi devait jurer à son avènement<sup>1</sup> : quel était le droit du sénat abâtardi sous l'Empire d'imposer des conditions? Louis XVIII avait rejeté

1. Avril 1814.

cette constitution comme illégale et imparfaite ; il lui substitua la charte, tout entière émanée de l'initiative royale<sup>1</sup>. Cette charte réalisait les principes d'un gouvernement représentatif ; en général, les actes qui émanent d'un seul sont plus pratiques que les constitutions improvisées par de la multitude.

La branche des Bourbons de Naples était également rétablie par les actes du congrès de Vienne sans charte constitutionnelle, à la recommandation du prince de Talleyrand<sup>2</sup>. M. de Metternich conseillait au nouveau roi de Naples d'éviter les périls par une marche ferme et modérée : le système constitutionnel n'avait pas réussi. La France, à peine la charte promulguée, avait éprouvé de sourdes agitations et subi les Cent jours : ce qui prouve que les États sont plutôt dominés par les opinions que par les principes. Cet exemple n'était pas de nature à entraîner le roi Ferdinand d'Espagne vers les idées libérales, pour lesquelles d'abord il avait montré un certain penchant. Ferdinand VII avait rétabli les anciens conseils de

1. Pour les détails de ces événements, lisez mon *Histoire sur la Restauration*.

2. M. de Talleyrand en fut récompensé par le duché de Dino.

Castille et de finance, l'autorité des corrégidors et des alcades. Dans une déclaration royale il annonçait que<sup>1</sup> « la liberté et la sûreté individuelle seraient garanties par des lois qui, en assurant l'ordre et la tranquillité publique, laisseraient à tous la jouissance d'une sage liberté qui distingue un gouvernement modéré d'un gouvernement despotique. Tous auront la faculté de communiquer, par la voie de la presse, leurs idées et leurs pensées, en se renfermant dans les bornes que la saine raison prescrit à tous, afin que cette liberté ne dégénère pas en licence ; car on ne doit pas raisonnablement souffrir dans un gouvernement civilisé que l'on manque au respect dû à la religion et au gouvernement, ainsi qu'aux égards que les hommes se doivent entre eux. J'abhorre le despotisme ; il ne peut se concilier ni avec les lumières, ni avec la civilisation des nations de l'Europe. Les rois ne furent jamais despotes en Espagne ; ni les lois, ni la constitution de ce royaume n'ont jamais autorisé le despotisme<sup>2</sup>. »

Ainsi parlait le roi Ferdinand, ces paroles

1. Ferdinand était alors à Valence.

2. Décret de Valence du 4 mai 1814.

d'une raison si droite et si juste n'apaisèrent point le parti des cortès : le roi n'acceptait pas plus la constitution de 1812 que Louis XVIII n'avait accepté l'acte du Sénat de 1814. Le tort du roi Ferdinand fut de parader le pouvoir absolu sans le retenir fermement : le bas peuple qui demandait le *rey neto*, n'était pas une force. Le roi aurait dû se rattacher à l'ancien droit public espagnol, les *fueros* de liberté. Les cortès refusèrent toute modification à l'acte de 1812, devenu l'évangile du parti progressiste. Il s'était introduit dans les cortès un élément moins espagnol qu'italien : le carbonarisme s'infiltrait partout, ver rongeur qui se plaçait au cœur de toutes les vieilles dynasties.

Cependant les deux premières années de la Restauration de Ferdinand furent paisibles ; la multitude aimait le roi ; la cour d'Aranjuez et de Saint-Ildephonse de la Granja devint brillante. Le roi, veuf depuis quelques années, épousait l'infante de Portugal<sup>1</sup>, gracieuse princesse qui aimait les belles fêtes. Ferdinand répondait aux goûts du peuple par ses formes familières en multipliant les courses de taureaux (il y en eut

1. Isabelle-Marie Françoise, fille de Jean VI, née en 1797 ; elle avait 16 ans.

dix-huit en un mois dans la seule Andalousie). Le roi paraissait aux processions, aux pompes municipales, partout applaudi. Ferdinand, sans être dévot, ne pouvait oublier que l'Espagne devait aux couvents une large part dans la glorieuse résistance à l'invasion : d'ailleurs il ne voulait pas tendre la main au parti qui l'avait trahi et avait sacrifié la patrie et la nationalité espagnole au roi Joseph.

Malgré ce bonheur calme et résigné des Espagnes, l'agitation restait dans l'armée; la paix avait forcé de réduire le personnel des officiers; les glorieux généraux qui avaient fait la guerre de l'indépendance ne se croyaient pas assez récompensés. En Espagne on ne trouve pas ces sentiments de discipline et d'obéissance qui unissent l'armée au souverain; la hiérarchie est relâchée; les soldats jouent de la mandoline jusque dans les corps de garde et les officiers s'enivrent de leurs propres opinions. Les armées ont des caprices. De là ce caractère étrange des pronunciamientos, sorte de retour aux désordres du Bas-Empire : l'armée se donnait le droit de changer la forme du gouvernement. Dans les deux années (1816 et 1817) trois complots éclatèrent en faveur de la constitution de 1812,

l'idéal du parti avancé. Le premier fut dirigé par un chef, brave officier, Lacy, d'origine irlandaise, dont la famille s'était établie en Espagne avec le duc de Berwick ; dénoncé, arrêté, il fut fusillé sur l'une des côtes de Minorque. Le second pronunciamiento fut provoqué encore par un officier de la guerre de l'indépendance du nom de Porlier<sup>1</sup>, ignoblement pendu au milieu de la populace qui applaudissait; il en est souvent ainsi pour les vaincus. Mina, le plus brave, le plus hardi des guérillas, prépara, sans succès, le troisième pronunciamiento; lui, il parvint à se sauver. Il n'y eut pas jusqu'au brave Palafox, héroïque défenseur de Saragosse, qui ne fût compromis dans ces complots en Espagne. Il mourut paisible dans sa retraite<sup>2</sup>.

La loi espagnole pardonne peu : les châtiements sont en rapport avec l'esprit de ces

1. Don Juan Diaz Porlier était né à Carthagène d'Amérique, en 1785.

2. Don Joseph Palafox, issu d'une des plus anciennes familles d'Aragon, né en 1780, avait 28 ans lors de l'invasion française en Espagne : disgracié par Charles IV, il fut élu par le peuple insurgé, gouverneur de Saragosse. Palafox, avec l'aide des étudiants, des moines et des guérillas, organisa la défense et proclama la guerre au couteau.

hardis conspirateurs qui ne comptent pas avec la vie. On mettait en chapelle le condamné en face des insignes lugubres d'un Christ sur la croix cloué, des têtes de mort sur les draperies et le cercueil qui lui était destiné. Ces spectacles plaisaient aux multitudes, comme autrefois le *san benito* : chose étrange, ces sévérités sanglantes rendaient le roi fort populaire, dans la basse classe ; elles ne décourageaient pas les conjurés : on semait les petites conjurations avant d'arriver aux grandes, sorte de prologue au drame qu'on prépare. On ne réussit pas une ou deux fois, à la troisième on triomphe ; les impatients s'essayaient avant d'arriver au succès.

Le gouvernement espagnol préparait, à l'île Léon, une armée et une flotte destinées à soumettre les insurgés des Amériques. On y avait placé les meilleurs régiments de l'Espagne : à un mot d'ordre donné, les officiers et les soldats, sous l'inspiration du colonel Riego, refusèrent de s'embarquer. L'armée de l'île Léon fit son *pronunciamiento* comme on en avait tant vu en Espagne ; elle marcha de Cadix sur Madrid, proclamant la constitution de 1812 et en chantant l'hymne de Riego, insulte ignoble jetée

à la face d'un roi que la défection environnait de toute part :

Tragala, tragala !  
Tu servilon,  
Tu que no quieres  
Constitucion.

Dicen que el rey no quiere  
Los hombres libres  
Que se vaya à la...  
A mandar serviles.

Ferdinand VII, au milieu du vide qui se faisait autour de lui, accepta sans limites la constitution de 1812 imposée par l'armée défectionnaire.

Il s'établit donc en 1821 un gouvernement régulier dans les formes après le serment du roi. Ferdinand VII obéissait à une assemblée presque républicaine; ses ministres étaient choisis parmi les plus hardis des cortès. L'ambition n'avait plus de bornes et l'on trouva dans les papiers de Riego la preuve qu'il voulait se faire proclamer empereur des Espagnes : on appelait déjà madame Riego l'impératrice<sup>2</sup>. Fouillez au fond des chefs de partis, vous trou-

1. Avale-la, avale-la  
Toi grand servile,  
Toi qui n'aimes pas  
La Constitution.

On dit que le roi n'aime pas  
Les hommes libres :  
Qu'il s'en aille à la...  
Commander les serviles.

2. Pièces du procès. Voyez la *Biographie universelle* (Michaud), art. RIEGO.

yez le secret de bien des ambitions. L'autorité s'en allait en miette. L'année 1822 fut très-remarquable dans l'histoire : un esprit de désordre avait entraîné les partis à prendre les armes : la nouvelle secte des carbonari, ardente et sombre comme un mélodrame, avec son immense propagande, s'était partout étendue.

En présence de ces menaces, les cabinets de l'Europe s'étaient réunis aux congrès de Troppau et de Laybach pour chercher un remède. De tous les gouvernements, l'Angleterre seule ne partageait pas l'opinion de ces congrès. Les idées de M. de Metternich reposaient sur quelques faits d'observation. « Après la grande crise philosophique du dix-huitième siècle, qui avait tant détruit de prestiges, il ne restait qu'un seul moyen de sauver les royautés en Europe : l'union intime des souverains dans une sainte alliance<sup>1</sup>, solidarité établie entre les couronnes avec la ferme volonté de réprimer sur-le-champ et en commun la moindre insurrection en quelque lieu qu'elle se produisit. »

Dans le congrès de Vérone, réuni en vertu

1. La Sainte-Alliance s'était formulée en traité au mois de septembre 1816 sous l'influence de l'empereur Alexandre : voyez mon petit livre sur *Madame de Krüdner*.

de cette doctrine, il fut résolu qu'on combattrait l'insurrection espagnole. Les principes de M. de Metternich furent adoptés et les plénipotentiaires de Russie, d'Autriche et de Prusse adressèrent une déclaration ferme et absolue au ministre des affaires étrangères espagnol, le colonel San Miguel. La réponse du ministre, altière comme l'honneur castillan, disait : « Il serait indigne du gouvernement espagnol de faire une réponse aux notes de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, parce qu'elles ne sont qu'un tissu de mensonges et de calomnies... La nation espagnole se règle par une constitution qui a été solennellement reconnue par l'empereur de Russie en 1812... Le roi constitutionnel d'Espagne exerce librement les pouvoirs que lui délègue le code fondamental. La nation espagnole ne se mêle en rien des institutions et du régime des autres nations... Elle ne reconnaîtra jamais à aucune puissance le droit d'intervenir dans ses affaires<sup>1</sup>. »

Après cette hautaine réponse, les cabinets retirèrent leurs ambassadeurs, tandis que la France agissait avec plus de mesure : le roi

1. Madrid, le 9 janvier 1823 : signé, Évariste San Miguel.

Louis XVIII, le chef de la famille des Bourbons, n'était pas un esprit téméraire. Le comte de Lagarde, ambassadeur de France, resta donc à Madrid, chargé de propositions particulières; insistant sur de certaines modifications à la constitution de 1812, il demandait spécialement la division des cortès en deux chambres, comme Louis XVIII l'avait fait dans la Charte. La réponse du colonel San Miguel au comte Lagarde fut aussi fière, aussi castillane que sa lettre aux ambassadeurs. San Miguel comptait sur une sorte de *pronunciamiento* de l'armée française trop disciplinée, trop fidèle à ses devoirs pour imiter ces sortes de cachucha militaire.

En mars 1823, la campagne d'Espagne commença avec un caractère de modération que n'avait pas eu l'invasion de 1808; elle ne rencontra pas d'obstacles; on aurait dit les Espagnols aux fenêtres pour voir passer les événements: l'armée française marcha donc librement jusqu'à Cadix. Les cortès ne cédèrent pas une seule ligne; ils défendirent la constitution pied à pied jusqu'à ce point de hauteur qu'ils prononcèrent la déchéance de Ferdinand VII; la révolution, comme la Minerve antique, marchait le casque en tête contre les

rois et les diplomates des congrès de Vienne et de Vérone<sup>1</sup>.

La cause des cortès vaincue, les députés furent dispersés comme les feuilles de leur constitution de 1812. Le duc d'Angoulême, esprit timide et modéré, avait parlé d'amnistie, de conciliation et d'oubli dans l'ordonnance d'Andujar<sup>2</sup> comme un moyen de guérir tant de plaies ; l'amnistie fut repoussée par les ardents Espagnols ; le peuple laboureur, comme le Sancho Pança de Cervantès, plein de sens, s'occupait de ses affaires au milieu de cette parade de soldats ; il ne dérangerait pas sa charrue de son sillon ; il cultivait les vignes de la Manche ou de Malaga. Il tirait de temps à autre un coup d'escopette, en chantant l'hymne de Riego ou le viva el Rey neto (absolu) : indifférent devant les cortès, il avait quelque tendance paresseuse pour la royauté absolue. En Espagne, les guérillas sont faciles à recruter parmi les contrebandiers, les escopeteros, les chevriers et les voleurs embusqués dans les sierras, toujours

1. Sur les actes des congrès de Vienne et de Vérone, voyez le recueil du comte de Angeberg. (Paris, Amyot.)

2. Septembre 1825. Le parti royaliste en fit un reproche au duc d'Angoulême. Voyez mon *Histoire de la Restauration*.

les mêmes depuis Gil Blas ; les chefs de bandes s'improvisaient généraux ; l'insurrection est dans le tempérament de l'Espagne.

De la guerre de 1823, il ne resta que l'occupation française sans influence sur le caractère politique des événements. Ferdinand VII, sous la pression des exaltés royalistes, laissait la réaction se produire et se venger par l'exil ou la mort. La multitude applaudissait à ces mises en chapelle de braves officiers, martyrs de leurs idées. On courait pour les voir pendre, ou fusiller, comme autrefois on assistait aux processions du saint-office ; ce qui n'empêchait pas les fêtes, les courses de taureaux, les exercices des matadors, vêtus de soie rose et jaune. Les jeunes Andalouses, coquettement vêtues, une rose dans les cheveux, agitaient leur éventail devant les regimientos commandés pour les exécutions militaires. Jamais les plaisirs ne furent plus vifs, plus multipliés qu'après la seconde restauration.

En 1829, la cour apprit que le roi allait se marier pour la troisième fois ; ardent et pieux à la fois, Ferdinand ne pouvait trouver la pleine satisfaction de ses sens que dans le mariage. Les peintres de l'école espagnole ou flamande

représentent les rois de la maison d'Autriche les lèvres sensuelles, le front sévère et chaste ; les Bourbons, qui mêlaient les joyeusetés galantes à la piété comme toute leur race, avaient gardé en Espagne une certaine sévérité de mœurs. Ferdinand VII choisit dans sa propre famille Marie-Christine, fille de Ferdinand V de Naples, née le 24 avril 1806, et par conséquent âgée de 23 ans. Elle allait apporter à la cour de la Granja et d'Aranjuez le caractère particulier des filles de Naples, un mélange de vivacité et de nonchalance, un esprit de coquetterie ravissante ; elle n'était pas jolie, mais gracieuse. Marie-Christine devait prendre un vif ascendant sur Ferdinand VII plus âgé de 25 ans que sa femme<sup>1</sup> : sous l'influence d'une jeune reine, la cour allait changer d'aspect. Comme sa sœur, la duchesse de Berry, Christine aimait le théâtre, le bal. Avec une grâce parfaite, elle encourageait le luxe, les réceptions ; alors on vit s'ouvrir les salons de la grandesse, les Altamira, Bedmar, Santa-Cruz, Frias, Infantado, Osuna, Sotomayor, Medina-Celi, Villahermosa, etc., etc. A côté de ces réunions de grandesse

1. Les dépêches d'ambassade constatent cette influence dès l'origine du mariage.

on distinguait le salon de l'aimable comtesse de Montijo, à Grenade ou à Madrid, maison hospitalière pour les étrangers : la comtesse embellissait tout par sa politesse. On aimait à voir grandir à ses côtés une jolie petite fille, Marie-Eugénie de Guzman Porte Carrero, puis comtesse de Téba. Chez madame de Montijo, très-dévouée à Ferdinand et à Marie-Christine, se réunissaient les artistes, les poètes, les musiciens.

On s'éprenait en France pour le caractère espagnol, fier, sauvage et charmant, qu'un grand esprit<sup>1</sup> a ainsi résumé : « Les Espagnols sont des arabes chrétiens ; ils ont quelque chose d'imprévu. Le sang mélangé du Cantabre, du Carthaginois, du Romain, du Vandale et du Maure qui coule dans leurs veines, ne coule point comme un autre sang ; ils sont à la fois actifs, paresseux et graves... Dans ce pays, l'indépendance nuit à la liberté. Que font les droits politiques à un homme qui ne s'en soucie point, qui renferme sa vie dans son proverbe : *ouejá de casta, pasto de gracia, hijo de casa* (brebis de race, repas gratis, enfant de la maison), à un homme qui, comme le Bedouin, armé de son

1. M. de Chateaubriand.

escopette et suivi de ses moutons, n'a besoin pour vivre que d'un gland, d'une figue, d'une olive? Il ne lui faut qu'un voyageur ennemi pour l'envoyer à Dieu, qu'une chevrière pauvre et fille d'un vieux père pour l'aimer : « Père vieil et manche déchirée n'est pas déshonneur. *Padre viejo, y manga rota, no es deshonrra...* Le *majo* (berger) en soie du Guadalquivir, lance en houlette, chevelure retenue par une résille, ne distingue jamais la chose de la personne et réduit toute dissidence d'opinion à ce dilemme : tue ou meurs<sup>1</sup>. »

Les femmes de l'Espagne étaient devenues à la mode ; lord Byron dans *Child-Harold* et *Don Juan* avait chanté la beauté des filles de Cadix et de Grenade ; les poètes les prenaient pour type : on faisait des odes et des ballades où paraissaient « le fou de Tolède, le muletier, l'Andalouse au front bruni, la femme à la plume noire, dont le teint de bistre narguait le fard ; elle criait bravo dans le cirque au taureau qui faisait mordre la poussière au matador : son regard était un poignard. » A l'opéra on dansait le boléro, la cachucha ; au son des castagnettes on

1. Congrès de Vérone, PRÉLIMINAIRE.

rappelait sur la scène les coquets dialogues de Ségovie, de Cadix ou de Séville : ce mélange de moines, de peuple, de danseurs plaisait à tous. En peinture, l'école espagnole obtenait un triomphe : quels anges avaient triomphalement amené à Paris la vierge de Murillo ?

Le roi Ferdinand VII avait repris un peu sa gaieté populaire ; il aimait éperdument Marie-Christine. En vain, on avait voulu jeter des soupçons dans le cœur du roi ! Les reines d'Espagne ont été si souvent calomniées : l'usage veut qu'elles tutoient familièrement tout le monde ; elles ne se gênent pas dans la vie de cour ; les Espagnoles font la sieste, nu bras, le cou nu : les grandes chaleurs autorisent un sans-gêne d'habillement, on parle souvent une langue hardie qui peut faire supposer que Ruy-Blas est aimé de la reine ; la coquetterie gouverne l'Espagne et non pas la licence. Il n'y a pas de jeunes filles plus libres et plus sages que les Andalouses, les Valenciennes ; elles babillent le sentiment, elles gazouillent l'amour au balcon, la vie est un baisemain continu.

C'est au comble d'une joie enivrante que Ferdinand VII apprit que la reine était enceinte. La dépêche de l'ambassade de France annon-

çait . « qu'il fallait s'attendre à tout de la faiblesse galante de Ferdinand VII. Si la reine accouchait d'un garçon, rien de plus simple, les idées d'hérédité mâle étaient sauvegardées ; mais le roi paraissait décidé s'il n'avait pas de fils, à proclamer reine sa fille Isabelle, en abolissant d'une façon absolue la loi salique pour les deux infantes : la branche aînée des Bourbons ne pouvait accepter l'abolition d'un tel principe ; car une infante d'Espagne pouvait épouser un prince autrichien et l'œuvre de Louis XIV était compromise <sup>1</sup>. La maison d'Orléans suivait la même ligne que son aînée, en invoquant ses droits de réversibilité. Ferdinand VII était secondé dans son projet par l'Autriche et même par l'Angleterre, qui n'avait qu'un but : « Arracher l'Espagne aux Bourbons. » L'Angleterre était déjà parvenue à faire reconnaître les colonies espagnoles en les séparant de la métropole. Lord Palmerston disait que « l'Angleterre aurait payé 50 millions de livres sterlings et 100,000 hommes un tel résultat. » Elle l'obtenait sans dépenser un shilling.

1. Dépêche de M. de Rayneval.

## XII

La naissance d'Isabelle. — Léthargie de Ferdinand. — Régence de Christine. — Retour du roi à la vie. — Sa lettre à Christine. — Protestation de don Carlos. — Calomarde. — M. de Zea. — Le Portugal et don Pedro. — Miguel. — Mort de Ferdinand VII. — Doña Isabel, reine. — Insurrection des royalistes de don Carlos. — Madrid menacé. — Espartero. — Le prononciamiento de la Granja. — Le roi Louis-Philippe et la reine Christine. — Mariage espagnol. — Politique générale de l'Espagne.

(1833-1850)

Une joie toute populaire éclatait à Madrid ! une infante était née au roi ! on lui donnait le nom tout espagnol d'Isabelle, en mémoire de la grande reine de Castille. Le roi Ferdinand était au comble du bonheur, comme un vieux père heureux de tenir dans ses bras, l'enfant des derniers jours. Le moment était fort critique pour la monarchie espagnole ; la révolution de 1830 venait d'éclater depuis quelques mois à Paris. Quelle force pour les amis de la constitution de 1812 alors exilés en France, en Angleterre ; accourus autour de M. de la Fayette, le patriarche des insurgés, les Espagnols réfugiés en France reçurent des passe-ports, des armes, de l'argent jusqu'aux Pyrénées.

• Le roi Ferdinand avait pour ministre M. Calomarde, homme dur et ferme qui déclara : « que la peine de mort serait inflexiblement appliquée à tous les réfugiés qui pénétreraient en Espagne les armes à la main <sup>1</sup>. » M. de Calomarde ajouta même que par représaille, si le roi Louis-Philippe ne dispersait pas les bandes d'insurgés, le gouvernement espagnol autoriserait les rassemblements des légitimistes français sur les Pyrénées vis-à-vis les provinces du Midi <sup>2</sup>. Cette situation violente devait se calmer par l'intervention personnelle des deux rois, également bourbons (la reine Marie-Amélie était tante de Marie-Christine). La correspondance la plus amicale régnait entre les deux cours. On convint de part et d'autre que les réfugiés seraient internés ; les Espagnols qui avaient voulu pénétrer dans leur patrie avaient été ramenés à coup de fusil par les troupes des frontières ; M. de Calomarde avait montré de la fermeté dans l'exercice du pouvoir.

A cette cause accidentelle d'un trouble dans la Péninsule, était venue se joindre une difficulté diplomatique à Lisbonne où Miguel était roi ;

1. Le 10 juin 1830.

2. Note à M. le comte Molé.